

Introduction au *Terroir de Marguerite Audoux, Actes* (pour la partie Marguerite Audoux) du colloque organisé par l'équipe « Littérature et Histoire », Université d'Orléans, 30 octobre 2004, L'Harmattan, 2005, 181 p., p. 11-22.

INTRODUCTION

L'équipe de recherche *Littérature et Histoire* de l'Université d'Orléans avait d'abord eu l'idée de mettre en relation *le terroir* et *l'Histoire* à travers un certain nombre d'œuvres de femmes de toutes les époques. L'arrière-pensée était bien évidemment de réserver une place de choix à George Sand, dans le cadre de la célébration du bicentenaire de sa naissance, mais aussi de tenter une fois de plus de mettre à l'honneur Marguerite Audoux, la romancière qu'en quelque sorte nous « importions » en arrivant dans cette Faculté des lettres. La gageure d'un colloque transhistorique a vite été perçue, et l'équipe en est resté (si nous pouvons dire) aux deux romancières, la dame de Nohant bénéficiant en outre de l'interdisciplinarité puisque nos collègues historiens de l'équipe *Territoires de l'Identité* acceptaient d'associer leurs points de vue aux nôtres lors de deux autres journées sur George Sand qui furent une totale réussite. Les *Actes* paraîtront ainsi dissociés : un volume autour de George Sand regroupant historiens et littéraires ; et un second, que nous inaugurons par ces quelques lignes, consacré à la couturière des lettres.

Avant tout, nous voudrions commencer cette présentation des six interventions alduciennes par des remerciements.

À nos collègues du comité d'organisation, tout d'abord, et en particulier à Madame le Professeur Julie Bertrand-Sabiani et Monsieur le Professeur émérite Géraldi Leroy, sans lesquels notre laboratoire ne serait pas ce qu'il est, qui nous ont si chaleureusement accueilli en 2002, et depuis lors, et jusqu'à ce colloque, honoré de leur confiance.

À Maguy Albet, ensuite, auteur d'une intervention, et, en tant que directrice littéraire chez L'Harmattan, au principe du présent ouvrage. Nous avons fait sa connaissance au colloque *Berry et littérature* qui s'était tenu à Châteauroux en 1993 et où, pour la première fois sans doute à l'Université, nous étions trois, avec Serge Duret, à évoquer Marguerite Audoux. L'amitié avec Maguy, déjà scellée par d'autres publications, est désormais sous le signe de Marguerite...

À nos collègues, enfin, qui ont bien voulu répondre à notre appel, et contribué ainsi, par leurs recherches, à apporter de nouveaux éclairages sur notre auteur. Si, depuis Châteauroux, la progression est exponentielle, le nombre des communications pour le prochain colloque alducien devrait ainsi atteindre la douzaine...

Mais n'anticipons pas ! Revenons-en à ces interventions du 30 octobre 2004, animées avec compétence et esprit par le Président de séance, Monsieur Géraldi Leroy.

Les six titres qui s'offrent à nous se distribuent finalement en deux ensembles : ceux qui annoncent une étude centrée principalement sur le terroir, et ceux qui invitent à examiner ce concept à l'aune d'autres facteurs : la romancière, en effet, fut non seulement une écrivaine régionale, mais aussi une femme qui a fait l'expérience de la vie ouvrière entre le XIX^e siècle finissant et le début du XX^e.

Nous rappellerons ici l'essentiel, qui permettra au non-initié de pénétrer dans chacune de ces études : Marguerite Donquichote (qui adoptera plus tard le nom de sa mère, Audoux) naît à Sancoins en 1863, devient orpheline à l'âge de trois ans, et est élevée en tant que telle, de 1868 à 1877, par les sœurs de l'Hôpital général de Bourges. À quatorze ans elle est placée comme bergère d'agneaux et servante de ferme en Sologne, puis, à partir de 1881, poursuit son humble existence à Paris en tant que couturière. Vers 1900, elle rencontre Jules Iehl, alias Michel Yell, ami de Gide ; c'est lui qui découvre que la jeune femme écrit ses souvenirs, secret qu'il trahit auprès des amis (écrivains, intellectuels et artistes) du Groupe de Carnetin, auquel s'est agrégée l'ancienne bergère. L'un d'eux, Francis Jourdain va trouver Mirbeau, qui s'enflamme pour le manuscrit. *Marie-Claire* paraît en volume en octobre 1910 et obtient le Fémina le 2 décembre. Ce premier roman, autobiographique, relate les dix-huit premières années de la romancière. Il faudra attendre 1920 pour lire la suite dans *L'Atelier de Marie-Claire*, qui évoque le monde de la couture à travers l'atelier Dalignac, univers qui fut essentiellement celui de Marguerite Audoux dans les vingt dernières années du XIX^e siècle. Suivront deux autres romans dont le succès continuera à décroître, *De la ville au moulin* (1926) et *Douce Lumière* (1937), ainsi qu'un recueil de contes, *La Fiancée* (1932). Marguerite Audoux meurt à Saint-Raphaël début 1937.

Pour beaucoup - dont Mireille Dumont, qui l'affirme dans ces pages -, Marguerite Audoux est l'auteur d'un livre, *Marie-Claire*. Sauf exception (Larbaud, en particulier), maint lecteur, maint critique pensent en effet que nous ne retrouverons dans aucune des autres œuvres cette veine unique, inimitable. Certes, tout est dit en un minimalisme qui semble aller de soi. Comme dans Bach ou Mozart, comme chez Racine. Tout ce qui est grand, voire infini, est infiniment simple...

De façon pénétrée et émouvante, c'est ce que Sylvie Sauvage a perçu. Sa communication, avec celle de Samuel Lair et la nôtre, s'inscrit en effet dans le premier ensemble que nous annonçons. Nous avons lu un premier travail de Sylvie Sauvage¹, et senti à quel point elle savait appréhender, au plus profond, les arcanes de la réalité alducienne. Impression singulière : ce que nous confie ici notre collègue sur ce don de perception quasi innée de l'héroïne ou du paysan ; sur leur faculté de communiquer, par leur silence et leur présence, avec ce qui les entoure ; sur ce parfait mariage entre le monde intérieur et l'univers extérieur - toute cette osmose se manifeste de

¹ Sauvage (Sylvie), « Marguerite Audoux et Alain-Fournier : Réflexions sur la convergence de deux imaginaires », in *Bulletin des amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n°s 79-80 (consacrés à « La Rencontre d'Alain-Fournier et de Marguerite Audoux »), 2^e trimestre 1996, p. 23-68

la même façon entre le discours critique et son sujet. La faculté d'empathie des personnages et celle de la commentatrice se répondent et se confondent ainsi pour notre plus grand bonheur : le texte de Sylvie Sauvage sonne juste. Comme *Marie-Claire*, « poésie de la terre, poésie de l'humain »... Poésie de la critique, aussi... L'universitaire pourrait craindre, bien sûr, l'écueil de la subjectivité. Si ce n'est pas sans délectation, avouons-le, que nous sentons palpiter nos ailes à cette lisière, le propos - rassurons les rigoristes - n'en est pas moins démonstratif : l'évocation du silence, de l'ailleurs, du mystère, du paradis perdu, dès lors qu'elle renvoie aux aspirations d'Alain-Fournier, éclaire d'une même flamme ces deux univers qui se répondent et se complètent. On ne reviendra pas sur l'influence d'Audoux et de Péguy sur l'auteur du *Grand Meaulnes*, mais Sylvie Sauvage a raison de surenchérisse en comparant cette voix qui sort du cœur de la terre à celles plus « littéraires » et controuvées d'autres chantres tels que Lamartine ou George Sand. Tout cela apparaît très clairement dans cette belle communication, qui présente ainsi l'intérêt de nous proposer, outre la rencontre d'une sensibilité et d'une écriture qui s'éclairent réciproquement, une intéressante perspective dans cet autre paysage qu'est l'histoire littéraire. À la fois rêverie empathique et analyse pertinente, cette étude, dès son surtitre, est inscrite au plus profond du concept qui y préside – surtitre qui reflète lui-même, dans sa rhétorique, l'effet-miroir entre la terre et l'homme : « *Amour du terroir et terroir de l'amour* » -...

Mais à propos, où situer ce terroir alducien, lié à un auteur dont l'origine même et l'appartenance géographique sont des plus incertaines et mouvantes ? L'idée nous est ainsi venue, pour en cerner les confins, d'interroger ceux qui ont fréquenté Marguerite Audoux humainement (ses correspondants, en particulier) et littérairement (les lecteurs, les critiques, les journalistes...). On constate ainsi qu'une sorte de terroir collectif s'est fixé en Sologne, là où singulièrement la romancière a passé le moins de temps (quatre années, à partir de sa quatorzième, sur soixante-quatorze), mais là aussi où, aux plus de cent mille lecteurs qui l'ont fréquentée à travers le monde, elle a laissé l'empreinte la plus ineffaçable. La pureté cristalline de *Marie-Claire* permet toute identification, toute récupération, qu'elle soit indissociablement géographique et affective comme ici, ou encore idéologique, tant il est vrai que pour certains, ce terroir peut devenir la « terre qui ne ment pas ». Mais l'essentiel, l'intérêt supérieur réside bien dans toutes les communions que favorise cette édification. En ce sens - nouveau et heureux contrepoint - nos conclusions sont bien proches de celles de Sylvie Sauvage...

Dans ce parcours stimulant, où la critique créative doit veiller à conserver son cap, d'autres confusions encore étaient possibles. En particulier, le danger d'assimiler indéfectiblement le terroir à la glèbe, de l'installer irréversiblement, en un élan étymologique un peu trop rapide, dans la ruralité. C'eût été, en effet, oublier que d'une part *terroir* n'est pas synonyme de *terre*, et que d'autre part nous nous situons ici dans un champ littéraire qui, en tant que tel, ne se limite pas au référentiel, mais déploie librement, comme dans toute production esthétique, ses motifs. C'est ce que Samuel Lair a fort bien compris, qui ne succombe pas aux mirages de cette assimilation. Le

terroir, pour lui, est bien présent dans l'atelier parisien du deuxième roman : il devient un produit qui s'importe et se fixe par les idiomes, l'accent, l'instillation affective du lieu originel dans le lieu laborieux... La matière elle-même participe à cette transhumance thématique : le meuble demeure ainsi le secret vestige de l'arbre, à la fois soumis aux déplacements qui s'effectuent au gré des exils, et durable image de l'enracinement. Au-delà du premier roman, le rythme narratif lui-même, qui semble toujours alenti, renvoie aux rites et aux harmonies secrètes de la campagne, fût-ce dans les scènes parisiennes de *De la ville au moulin*, dont le titre oscillant est déjà suffisamment révélateur.

Ne pas sacrifier à la simplification évoquée, qui eût été rédhitoire, c'est permettre, aussi de pénétrer dans le monde polymorphe de Marguerite Audoux qui, orpheline, bergère, couturière, écrivaine, semble bien avoir eu plusieurs vies, mais des vies qu'on ne saurait cloisonner artificiellement en considérant d'un côté la fille de la terre, et de l'autre l'ouvrière. D'où la rhétorique qui apparaît dans des titres de la deuxième série, celle des interventions qui traitent non seulement du terroir (qu'on ne réduira donc pas abusivement à la nature), mais aussi de la culture et de la condition ouvrière : « L'Écriture prolétarienne d'une fille du terroir », « La Culture de Marguerite Audoux, fille du terroir et fille du peuple [...] »...

Le premier de ces titres renvoie à la communication d'Angela Kershaw, à qui nous savons gré d'être venue d'Outre-Manche, non seulement pour le plaisir de l'avoir rencontrée et entendue, mais aussi parce que sans elle, notre après-midi alducienne n'eût pas été internationale...

Se plaçant comme nous du point de vue de la réception, notre collègue peut ainsi corriger, à travers la sienne, d'autres analyses sans doute partielles, voire partiales, quant au *decrecendo* du succès, entre 1910 et 1920. Tel est en effet le point de départ de son étude, qui fonde à bon escient tout le raisonnement : *Marie-Claire* voit le jour à la Belle Époque, *L'Atelier de Marie-Claire* dans l'entre-deux-guerres. L'« insuccès » du deuxième roman (insuccès qu'il faudrait bien sûr relativiser) ne s'explique donc pas, comme l'ont dit certains, par une soudaine dépravation morale qui détournerait l'attention du public de la « pureté » (entendue au sens moral, et non plus stylistique) du premier roman ; mais bien plutôt, comme l'affirme notre collègue, par le fait que le deuxième est trop « politique » pour un lectorat bourgeois, et pas suffisamment pour un lectorat révolutionnaire. (Angela Kershaw s'explique par ailleurs sur la notion d'*écrivain politique*, qui est à distinguer de ce que Marguerite Audoux n'est pas : un *écrivain engagé*). C'est dans cet esprit que notre collègue, qui respecte ainsi l'intitulé du colloque, analyse le *corps féminin* et le *terroir* dans les romans, et montre à quel point ces motifs, bien évidemment présents dans *Marie-Claire*, s'ancrent de plus en plus dans le social au fil de la production. Le terroir, à l'éclairage de cette analyse, apparaît donc bien comme une matière modelable au gré de la réception.

Maguy Albet examine dans le détail cet ancrage dans le social à partir du deuxième roman, en se penchant sur la condition ouvrière dans *L'Atelier de Marie-Claire* et *De la ville au moulin*. C'est une véritable enquête qu'elle mène, sur les dures conditions de travail de l'époque : onze ou douze heures par jour, en dépit de la loi ; trois à six mois de chômage pour les couturières, parfois happées par la prostitution ; solitude des ouvrières âgées... Autant de constats et de témoignages que l'on retrouve dans *L'Atelier de Marie-Claire*, si l'on se remémore la scène d'embauche publique ou les passages où l'héroïne tient compagnie à M^{lle} Herminie, double vieilli de Marie-Claire, qui retourne dans son terroir bourguignon où, elle aussi, fut éconduite. Ce terroir, qu'il soit rêvé ou retrouvé, ne représente pas plus l'Éden que Paris. « Annette au moulin », dans le troisième roman, est une sorte d'ouvrière à la campagne ; la difficulté des travaux qu'elle accomplit préfigure d'ailleurs l'emploi parisien dans les buanderies de Laënnec, tâche humiliante et rédemptrice aux yeux de Maguy Albet.

Mireille Dumont, qui s'interroge sur la culture de Marguerite Audoux, examine ces mêmes composantes et en revient, elle aussi, comme Angela Kershaw et nous-même, à une étude de réception. Elle imagine même, d'emblée, un micro-trottoir réalisé à notre époque... Son argumentation pourrait nous donner l'impression d'une divergence avec Angela Kershaw, puisque ce qui frappe Mireille Dumont, c'est que ni la politique ni les mouvements sociaux ne semblent atteindre la romancière. En réalité, la contradiction n'est qu'apparente puisque notre collègue anglaise n'évoque pas une démarche consciente, mais une inscription naturelle (les textes de la romancière ne sont pas le réceptacle d'une idéologie, mais un lieu de résistance). Compte tenu de cette indifférence aux faits sociaux déjà évoquée par Mireille Dumont dans sa thèse², se pose alors la question de savoir pourquoi Marguerite Audoux écrit, elle qui n'a que des modèles culturels plutôt sommaires, qu'elle adapte d'ailleurs à son tempérament : sa religion, par exemple, s'assimile plus à un humanisme – elle a foi en l'homme – qu'à celle du couvent... C'est cet humanisme, précisément, qui répond à la question. Si Marguerite Audoux écrit, c'est pour témoigner de la bonté qui pour elle fonde l'existence. Pour s'évader aussi. Le retour par l'écriture dans sa Sologne (le « terroir » par excellence, comme on l'a vu), c'est aussi, pour elle, comme la lecture, un moyen d'évasion. Où que se situe son terroir, qu'il soit revisité ou transplanté, c'est une écrivaine prolétarienne, mais ne se réclamant d'aucune école, qui écrit *Marie-Claire*. Et pour Mireille Dumont, la sincérité avec laquelle la romancière mène cette tâche suffit à expliquer le succès du premier roman.

Ainsi, dans l'œuvre de Marguerite Audoux, d'une mystique du terroir – qui n'est pas *ipso facto* réductible à la terre ou à la nature - au terroir déplacé dans l'univers citadin, et plus

² Dumont (Mireille), *Les Modèles de culture chez Marguerite Audoux, Charles-Louis Philippe et Émile Guillaumin*, Thèse pour le Doctorat de troisième cycle, Université de Paris-X Nanterre, 1985, p. 173.

précisément dans le monde populaire et ouvrier, on atteint simultanément à une élévation et à une inscription dans les réalités du temps. On rejoint là bien sûr les préoccupations de Marguerite Audoux et d'Alain-Fournier, pour qui l'immanence et la transcendance, fût-ce dans des équations différentes, sont les deux faces de la même réalité. À ce titre, Marguerite Audoux représente bien pour l'histoire littéraire un jalon non négligeable, sinon fondamental, mais, comme on le sait, superbement ignoré par l'intelligentsia actuelle...

Bernard-Marie Garreau